Pierre Halen, Jacques Walter, dirs, *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*

Metz, Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche « Écritures », coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, 2007, 403 p.

Gauthier de Villers

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1561>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1561

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 352-355

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Gauthier de Villers, « Pierre Halen, Jacques Walter, dirs, *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1561> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1561>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Pierre Halen, Jacques Walter, dirs, *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*

Metz, Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche « Écritures »,
coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, 2007, 403 p.

Gauthier de Villers

RÉFÉRENCE

Pierre Halen, Jacques Walter, dirs, *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*. Metz, Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche « Écritures », coll. Littératures des mondes contemporains, série Afriques, 2007, 403 p.

- 1 Ce volume constitue les actes d'un colloque international tenu sous le même titre à l'université Paul Verlaine-Metz du 6 au 8 novembre 2003. L'ouvrage fait principalement appel à deux disciplines : les sciences littéraires et les sciences de l'information et de la communication. Il a pour champ une diversité de langages transmettant la mémoire du génocide rwandais : littérature (roman, théâtre, bande dessinée, témoignage), cinéma, photographie, émissions radiophoniques, articles de presse. Cependant, la question des analyses et représentations du génocide par les sciences historiques et sociales n'y est qu'effleurée (dans la contribution de Josias Semujanga, pp. 17-35), ce que l'on peut comprendre tant l'entreprise était vaste ! Mais sans la confrontation du discours de l'écrivain, du journaliste et/ou de l'artiste avec celui de l'historien ou du sociologue, l'analyse des « langages de la mémoire » – quand elle peut, comme le démontrent les auteurs, être conduite avec pertinence – s'arrête en chemin.
- 2 Pour autant, *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda* réfute l'idée du caractère indicible d'un génocide. D'ailleurs, cette idée est envisagée comme un « lieu commun » qui, certes, comporte une part de vérité, mais qui ne résiste pas à la démonstration faite par tant de témoins, d'auteurs, d'artistes qu'il est légitime et

possible de prendre l'événement génocidaire pour objet de représentation. Sans doute le langage se révèle-t-il limité et imparfait face à un « réel inépuisable », et l'horreur de certains événements met-elle particulièrement en question sa capacité à « dire le réel ». Mais si on ne peut tout dire et tout montrer, et si on ne peut dire et montrer sans des filtres et des codes qui reconfigurent la réalité, il est possible, dans les limites qui sont celles de tout langage, par le choix et la maîtrise de certains « régimes d'énonciation », de faire comprendre, ressentir, percevoir même, la réalité monstrueuse d'un génocide (voir la contribution de Daniel Delas, pp. 385-400). L'ouvrage dirigé par Pierre Halen et Jacques Walter montre que l'on peut faire appel à des modes d'énonciation et de représentation multiples reposant sur des stratégies de discours diverses, sinon opposées : fiction/non-fiction, narration/évocation poétique, et même, face au mode tragique, celui plus improbable de l'humour.

- 3 En introduction, les deux directeurs du volume esquissent une typologie des représentations du génocide. Ils soulignent qu'il ne s'agit pas seulement de « modes sémiologiques » (p. 3), de « stratégies pour le discours » (*ibid.*), mais que les démarches concurrentes « se fondent sur des postulats » (*ibid.*), « impliquent des valeurs » (*ibid.*), « produisent, sans forcément les viser consciemment, des univers de sens » (*ibid.*). Deux grandes orientations sont opposées : l'une qui confère à travers un récit quelque sens à l'événement génocidaire, l'autre qui renonce au relatif apaisement d'une vision ordonnée par la recherche d'un sens pour dire seulement la sidération et la stupeur avec les moyens poétiques de la parabole, de la métaphore, du symbole. Pour la première orientation, Pierre Halen et Jacques Walter distinguent trois formes : celle qui évoque l'intervention d'une puissance maléfique à l'œuvre dans l'accomplissement du génocide : colère divine, surgissement d'un Mal enfoui en l'homme ; celle qui cherche à rendre compte de l'événement par l'action de l'un ou l'autre grand coupable (dans le cas du Rwanda, le colonisateur, l'Église catholique ou le régime Habyarimana et ses amis étrangers telle la France) ; celle enfin qui entreprend de « démonter les mécanismes » (p. 4), l'enchaînement historique, le jeu de facteurs permettant, au moins jusqu'à un certain point, d'expliquer et de comprendre. C'est parce que cette dernière voie paraissait incontournable que les éditeurs du volume ont voulu l'emprunter, en consacrant la première partie à l'analyse des « discours d'avant » (p. 5), c'est-à-dire de représentations identitaires des Hutu et des Tutsi forgées au cours de l'histoire qui ont inspiré et nourri l'entreprise génocidaire. Mais seule la première contribution, celle de Josias Semujanga, aborde cette question dans une perspective historique. Quant aux deux autres qui composent la première partie – celles de Juvénal Ngorwanubusa (pp. 37-59) et de Pierre Halen (pp. 61-85) –, elles sont consacrées à l'étude du mythe hamite à travers des documents principalement littéraires.
- 4 Josias Semujanga prend pour objet le discours d'exclusion des Tutsis, construit sur des préjugés et stéréotypes. Il les fait remonter à la décolonisation du Rwanda marquée par ce qui fut appelé la « révolution hutu », sans interroger la formation des représentations ethniques dans les périodes coloniale et précoloniale. Le génocide de 1994 serait le « passage à l'acte », à une entreprise d'extermination « rêvé(e), fantasmé(e) et appelé(e) » (p. 33) depuis longtemps. Les mots du rejet ne constituent cependant pas pour l'auteur une cause suffisante : il a fallu le cadre institutionnel de l'État « pour qu'un génocide s'organise et se commette » (p. 18). Josias Semujanga ne nie pas le rôle qu'ont pu jouer des facteurs politiques, économiques, ou tenant au régionalisme rwandais – facteurs sur lesquels insistent en revanche différents auteurs –, mais il ne leur reconnaît pas la même force explicative qu'au discours d'exclusion. En

effet, ceux-ci seraient impuissants à rendre compte de cette réalité effarante : « Femmes, enfants, vieillards, jeunes, cadres, intellectuels, militaires, policiers et religieux [...] participèrent (au génocide) en obéissant au programme établi par l'État pour défendre le corps social hutu » (p. 30).

- 5 Ainsi ce chapitre inaugural privilégie-t-il l'un des schèmes d'interprétation qui se sont opposés dans la « querelle » des historiens allemands à propos de l'explication du génocide perpétré par les nazis. L'interprétation de l'auteur est de type « intentionnaliste » plutôt que « fonctionnaliste » ou « structurelle ». Il met l'accent sur la genèse idéologique du projet, non sur le contexte sociohistorique et sur les circonstances au sein desquels l'idéologie génocidaire et le passage à l'acte se sont accomplis.
- 6 On pourrait soutenir que, d'un point de vue historiographique, cette orientation pose problème, l'historien se devant de surmonter la querelle entre les deux schèmes d'interprétation, et de tendre vers « une synthèse entre intention et structure » plutôt que de privilégier l'une ou l'autre perspective (Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, trad. de l'anglais par Jacqueline Carnaud, Paris, Gallimard, 1985 [1992]). Cependant, cette orientation correspond au contenu du volume qui n'est pas seulement centré sur les récits historiques du génocide, qu'il s'agisse de travaux scientifiques, d'essais journalistiques – comme celui de Colette Braeckman (*Rwanda. Histoire d'un génocide*, Paris, Fayard, 1994) –, ou encore de films, tel celui de Luc de Heusch (*Rwanda. Une république devenue folle*, 1996). D'ailleurs, dans le corpus examiné, aucune des œuvres ne paraît avoir pour propos d'inscrire le génocide dans la complexité d'un contexte historique et social. On peut sans doute y voir, pour partie, l'effet du sentiment partagé que, face à un tel événement « aux limites », « la demande de vérité s'élevant du cœur de l'histoire vive » rend inadéquates les « formes disponibles de figuration », en particulier celles « héritées de la tradition naturaliste et réaliste du roman et de l'histoire » (Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éd. du Seuil, 2000).
- 7 Les analyses développées dans cet ouvrage ne font donc pas appel à une confrontation entre langages de la mémoire et démarche de l'Histoire. Les jugements (positifs ou négatifs) que les contributeurs formulent sur telle ou telle représentation du génocide rwandais sont inspirés par une posture éthique qu'exprime peut-être le mieux la définition du projet théâtral *Rwanda 94* par son metteur en scène Jacques Delcuvelierie : « Une tentative de réparation symbolique envers les morts à l'usage des vivants » (contribution de Guila Clara Kessous, pp. 163-174). À partir d'un tel point de vue, les contributions mettent en lumière trois principaux types de dérives : celles qui consistent à déformer, estomper, banaliser l'événement, en faisant surgir le stéréotype de l'Afrique sanguinaire (Béatrice Fleury et Jacques Walter, pp. 243-256), ou en en donnant une figuration standardisée (Philippe Mesnard, pp. 195-212), ou encore en déviant l'attention sur l'épidémie de choléra qui, au lendemain du génocide, a frappé les camps de réfugiés hutu au Congo, moyen aussi, plutôt que de confronter à l'horreur, de célébrer à son propos la « liturgie humanitaire » (Philippe Mesnard) ; celles qui reproduisent, parfois en prétextant les combattre, les visions stéréotypées des différences entre Tutsis et Hutus (seconde contribution de Paul Kerstens, pp. 89-103) ; celles enfin dont l'auteur, en se posant en « témoin du témoin », et ainsi en témoin du témoignage d'un survivant, s'approprie la parole des victimes et la met au service d'une

entreprise médiatique personnelle – ce sont des journalistes qui sont ici visés – (Béatrice Fleury et Jacques Walter ; Christine Servais, pp. 175-192).

- 8 Mais *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda* n'est pas un ouvrage de dénonciation. Les auteurs ont le souci de la distinction et des nuances. Ils ont en particulier le mérite de ne pas céder à la tentation d'une critique globalisante des médias. Ainsi Pierre Halen et Jacques Walter parlent-ils en introduction de ces journalistes qui, procédant à une réflexion critique sur les conditions d'exercice de leur métier, démontrent que « la lucidité n'est pas l'apanage du seul monde académique » (p. 12). D'ailleurs, on peut avant tout voir dans l'ouvrage une démonstration de la possibilité d'évoquer un génocide par la parole ou l'image, selon des voies très variées.
- 9 Par conséquent, ne pourrait-on dégager quelque principe général auquel obéiraient les représentations du génocide considérées justes et efficaces ? Daniel Delas s'y emploie, quoiqu'avec prudence. Comparant deux « régimes d'écriture » – une fiction d'Antoine Ruti (*Nemo*, Paris, Éd. La Pensée universelle, 1977) portant sur les massacres de Tutsi en 1963, et un recueil de témoignages sur le génocide de 1994 mis en forme par Jean Hatzfeld (*Dans le nu de la vie*, Paris, Éd. Le Seuil, 2001 ; *Une saison de machettes*, Paris, Éd. Le Seuil, 2003) –, il croit pouvoir décerner une même « stratégie », celle de l'« innocence énonciative », permettant à l'auteur de se tenir et de tenir son lecteur « à distance » des faits et des émotions qu'ils suscitent. Antoine Ruti fait le choix d'un narrateur enfant qui, parce qu'il ne comprend pas vraiment les événements terribles auxquels il a assisté et n'a pas l'âge de la responsabilité, peut les raconter avec ingénuité et humour. Jean Hatzfeld recourt à une autre stratégie : il s'efface, se voulant l'« ordonnateur anonyme » de récits de survivants ou de bourreaux. Cependant, Daniel Delas suggère – mais en laissant en suspens cette hypothèse – que, dans ce deuxième cas, la stratégie utilisée fait problème. Jean Hatzfeld n'explique pas concrètement comment, avec l'aide de kinyarwandophones, il a procédé à la retranscription et à la traduction des témoignages. Or, la force littéraire de ses deux ouvrages montre que l'« ordonnateur anonyme » est un écrivain. L'« innocence » n'est-elle pas alors recherchée ici à travers le déni du rôle réel que joue l'auteur ?
- 10 On peut se demander si l'idée d'« innocence énonciative » est un solide fil conducteur pour l'analyse et l'appréciation de la littérature sur les génocides. Nous sommes de ceux que le fort controversé roman de Jonathan Littell, *Les Bienveillantes* (Paris, Gallimard, 2006), a réussi à subjugué. En déployant son talent d'écrivain et en le mettant au service d'un narrateur qui est un officier SS à la personnalité perverse, mais riche, complexe, intellectuellement brillante, exerçant des effets de fascination, Jonathan Littell ne tient pas son lecteur « à distance » de l'horreur nazie, mais la lui donne à voir et à penser à travers le discours d'un représentant du camp des bourreaux. Ce roman historique n'est pas et ne prétend pas être « vrai » dans le sens réaliste de ce terme et il peut, étant donné le profil atypique du narrateur, être considéré comme non « vraisemblable ». Mais il se situe dans cet entre deux entre le vrai et le vraisemblable qu'est la « véridicité » (Andreï Mingelgrün, « De Degrelle aux *Bienveillantes*, Jonathan Littell et l'écriture de la Shoah », *La Revue Nouvelle*, 7-8, juil.-août 2008, p. 39). Ainsi la ligne de démarcation entre représentation « légitime » et « non légitime » d'un génocide doit-elle être tracée à chaque fois, en fonction de critères éthiques dans lesquels nous incluons cette exigence de « véridicité ».

AUTEURS

GAUTHIER DE VILLERS

Musée royal de l'Afrique centrale, section Histoire du Temps présent Tervuren, Belgique,
fb588632@skynet.be